

CONCERT

Dimanche, au Pélican, route de Beaucaire

# Lemonnier : swing puissance 7

Le pianiste nîmois revisite le jazz des années 30 à 70, à la tête d'une nouvelle formation qui ne manque pas d'allure...

■ Dans la grande famille des jazzmen nîmois, derrière les accompagnateurs somment souvent des leaders. Raphaël Lemonnier est de ceux-là. Mais, encore faut-il en avoir la capacité : on ne s'improvise pas chef d'orchestre, du jour au lendemain. Un séjour prolongé à New-York, en 1997, lui a permis de côtoyer des Américains chevronnés comme Jaki Byard et d'enregistré un album en trio.

De retour à Nîmes, il s'est attelé à un travail d'arrangements sur un répertoire qui revisite le jazz des années 30 à 70, et contient aussi ses propres compositions. C'est chose faite en ce printemps 2001. Raphaël a réussi à réunir à ses côtés, six musiciens expérimentés, pour la plupart originaires de la région. Le par-

cours de Jean-Charles Agou (saxo) est jalonné de créations originales, de collaborations (Manu Dibango, Lester Bowie...) et de tournées témoignant de son goût pour les horizons méditerranéens, africains et les musiques traditionnelles. Pour Denis Carterre (trombone), qui fut l'un des piliers des Haricots Rouges, le jazz new orleans est à l'inverse le terrain de jeu favori. Henri Donnadieu (saxo) officie actuellement dans le Caroline Jazz Band (comme Denis Carterre) et Une Anche Passe. Régis Maurette (batterie) s'est produit dans les grands festivals français et accompagne des solistes réputés. Serge Casero (saxo) a longtemps séjourné au Canada, avant d'assurer une tournée hommage à Dexter Gondon entre autre. Enfin, Michel Altier, est depuis une quinzaine d'années, l'un des contrebassistes les plus demandés de la région. C'est donc, un septet plutôt costaud, qui va donner



Raphaël Lemonnier (à gauche) dans un club new-yorkais, en 1997

quelques concerts dans la région, à partir de jeudi soir (voir dates plus bas), et en particulier dans un endroit que Raphaël Lemonnier connaît bien, Le Pélican.

Tout ce beau monde rentrera en studio, en septembre. Mais, on pourra bientôt enten-

dre Raphaël, sur l'album qu'a enregistré, avec le quartet la chanteuse Liz Newton. ●

► En concert dimanche 29 avril, Pélican, 54, route de Beaucaire, à heures, avec l'association Point fuite. Réservations, Tél. 04 66 29 28 ; le 2 mai, au O'Flaherty's, ; 4 mai, à Montpellier, à l'Inédit...

**LES 24 H  
DU  
SWING**

**MONSÉGUR (33) - 1, 3 et 6 JUILLET 2003**

www.swing-monsegur.com

Création : Elodie MAANTH - St Sulpice de Gallaragues

## Raphaël Lemonnier Septet featuring Daniel Huck

(France)

16h

Raphaël Lemonnier (p.)  
Daniel Huck (sax.a./voc.)  
Denis Carrière (tb.)  
Serge Casero (sax.t.)  
J.-Charles Agou (sax.a./f.)  
Patrick Torreglosa (sax.t./sax.b.)  
Bernard Baldous (cb.)  
Regis Maurette (bat.)



Huit musiciens sur scène qui expriment avec un réel bonheur un jazz dont le maître mot est le swing. Un univers musical tout en nuances empreint d'une atmosphère vivante et chaleureuse. Ajoutez à cela un invité de marque : Daniel Huck. Résultat, ça swingue et ça déménage !

## Aux Tilleuls

### Lucky Peterson

(USA)

18h

Lucky Peterson (g./voc./org.) - Flo Mc Farland (g.)  
Chuck Loudon (bat.) - Charles Mack (b.) - Linny Nance (p.)  
Reggie Dee Oliver (sax.) - James Exum (tb.) - Elmer Brown (tr.)

Guitariste, organiste et bluesman dans la lignée des grands noms, tel BB King et Freddy King, Lucky Peterson compte parmi les maîtres incontestés du Blues contemporain. Mêlant harmonieusement funk, soul, jazz, rock, blues et gospel, il redéfinit tout ce qui fait le blues, lui apportant un nouveau souffle. Cette force vivante du blues, livrera à Monségur une de ses prestations «live» incandescentes reconnues pour leur chaleur, leur énergie et leur exceptionnelle qualité.





*Bear, The Way You Treat Me, You Gonna Look Like a Monkey, Look in Your Eyes, Pretty Mama, You Won't Stay Home, I'm in Love With You, I Love You Baby part 2, What in the World Am I Gonna Do?, Back to the Country, They Were Right, Great Big Mama, Key to My Door, It's Raining Here, Penitentiary Blues part 1 & 2*  
Enregistré entre 1947 et 1951, Dallas, Houston et Los Angeles  
Blues Collection 160262 (EPM)

Smokey Hogg frappe d'abord par son chant désolé, par sa manière de moduler sa voix, par son vibrato, nous sommes d'entrée au cœur même des choses, au centre du blues. Nous n'avons cependant pas affaire à l'un des maîtres mais à un bon artisan, souvent capable de s'élever vers des sommets inattendus. Parmi les réussites de ce CD, je mentionnerai volontiers une plaisante version personnelle de « Good Morning Little School Girl », « Great Big Mama » et son tempo si élastique ou encore le superbe « Penitentiary Blues » en deux parties dont la grandeur tragique justifie amplement, à lui seul, l'achat de ce disque. Le piano d'Hadda Brooks



est particulièrement en valeur dans un « Worryin' Mind » bondissant bien enlevé. Son feeling est particulièrement en valeur dans « Key to My Door » où la mobilité de son phrasé contraste avec bonheur avec la lourdeur presque fatidique du tempo.

Jean Buzelin souligne avec à propos dans son livret, l'indifférence absolue de Smokey Hogg vis-à-vis de la mesure... et donc de ses héroïques accompagnateurs qui doivent demeurer en éveil, toujours prêts à des virages inopinés. Ne faites pas entendre ce CD à des copains très à cheval sur la technique, ils pourraient se forger une piètre opinion du blues et accessoirement de votre oreille... Seul avec sa guitare, et donc délivré des contraintes orchestrales, Smokey Hogg retrouve le climat le plus authentique du country blues. Son interprétation dépouillée du gospel de Thomas Dozey, « He Knows How Much We Can Bear » est un modèle d'interprétation minimaliste, introvertie mais d'une remarquable densité. Un CD très honorable dont je vous conseille l'achat.

André Faneil

## 1 Luther Johnson

Born in Georgia

*Born in Georgia, Rock me Baby, Woman Don't Lie, Bright Light Big City, Take Enough of Him, You Told Me You Love Me, Am I Wrong for Loving You, Walkin' Blues, My*

*Daddy Told Me, Crawlin' King Snake, Please Give Me That Love, Hoochie Coochie Man, Every Day I Have the Blues, Somebody Loan Me Dime, Rock'n Roll Every Day*  
Luther Johnson (voc, gt), Sonny Thompson (p), Dusty Brown (hca), Johnny Shines (gt), Emmett Sutton (b), Bill Warren (dm)  
Enregistré le 27 novembre 1972, Biel (Suisse)  
Durée: 1h 03' 48"  
Blues Reference Black & Blue 462.2 (Night & Day)

Né Lucius Brinson Johnson, le Luther Johnson ici présent, ne doit être confondu ni avec Luther Johnson Jr. encore appelé Luther « Gaitar Jr. » ni avec Luther « Houserocker » Johnson d'autant plus que les deux premiers à trois ans d'intervalle ont appartenu à l'orchestre de Muddy Waters. Celui-ci a en outre accompagné le pianiste Otis Spann et l'harmoniciste Mojo Buford en plus des quelques disques qu'il a gravés dont ce *Born in Georgia*. La raucité de sa voix et son jeu de guitare acéré, vif mais nuancé et parfois brusque, façonne tout le long des faces une langue chargée d'émotion inédite. Il ne joue pas sa musique, il la pleure, il la défend comme s'il allait mourir avant la fin de l'enregistrement. Que ce soit dans les compositions personnelles telles « Woman Don't Lie » et « My Daddy Told Me » ou dans les reprises, chaque note, chaque déclinaison, chaque mot qu'il soit susurré ou renvoyé de sa gorge et



de son ventre, est une mise en relief, une pulsion exponentielle du blues vécu, enraciné, ancré en son âme et ses tripes. Le « Walkin' Blues » et son House, le « Hoochie Coochie Man » de Muddy Waters sans oublier le « Crawlin' King Snake » de John Lee Hooker sont ciselés, redessinés, remodelés comme s'ils restaient implantés en lui et qu'il n'avait que le canal du blues pour les expulser.

La reprise la plus surprenante et la plus heureuse est « Somebody Loan Me Dime » de Fenton Robinson. Surprenante car Robinson est peut-être le plus grand bluesman oublié des annales, des mémoires. Heureuse car cet homme a été tant de fois spolié, humilié, méprisé, détroussé... que d'entendre Johnson défendre ses couleurs est jubilatoire et symbolique. Robinson est le blues incarné. Il porte en lui et sur lui toute l'histoire d'un peuple déporté, asservi et nié. Robinson fut malchanceux dans sa profession, dans son art, dans ses amours, sans un sou et sans santé. Malheureux toute sa vie. Tout comme Luther Johnson. Voir deux damnés unir leurs forces est un espoir.

Claude Darnic

## 1 Raphaël Lemonnier

Septet

*Bouncing With Errol, Tickle Toe, Grace Valse\*, Jive Samba, 181 Street Blues, Dance of Passion, Cherokee\*, Mood Indigo, Caravan, Bag's Groove*  
Raphaël Lemonnier (s), Denis Cartere (tb), Serge Casero (ts), Henri Donnadieu (b, ts), Jean-Charles Agou (as, f), Michel Altier (b), Régis Maurette (dm) + Patrick Torreglosa (ts)  
Date et lieu d'enregistrement non précisés  
Durée: 55' 43"  
Point de Vue RLS 01 (06 60 92 10 28)

Attention, un disciple de Jaki Byard peut en cacher un autre ! Après Pierre Christophe, c'est le Nimois Raphaël Lemonnier qui se révèle à nous (grâce à une belle prestation au festival de Monségur en juillet dernier). Contrairement à Christophe et son trio, Raphaël Lemonnier a choisi de s'exprimer dans un cadre orchestral où il est plus discret mais pas moins déci-



sif. Élève de Jaki Byard, Philippe LeJeune et de Philippe Duchemin, on ne s'étonnera pas qu'il ait choisi le swing et qu'il ait enregistré à New York un hommage à Erroll Garner (1997. Jazz Trio). Il a par ailleurs joué avec Michel Pastre, Guy Labory, Roger Guérin, Al Casey... Il trouve ici un son d'ensemble séduisant, chatoyant par le jeu de couleurs ellingtonien qui unifie un répertoire varié (Strayhorn, Johnny Griffin, Nat Adderley, Lester Young, Milt Jackson et deux originaux qui ne démeritent pas...). Le superbe Patrick Torreglosa, à l'attaque tranchante et moelleuse, est mis en valeur par les arrangements romantiques de « Grace Valse » eux-mêmes soulignés par les commentaires enveloppants du piano. Sans débordements, cet enregistrement joue avec subtilité des qualités des solistes (le vigoureux Donnadieu au baryton) et des arrangements sans recherche

outrancière. Il adopte les climats orientaux de la « Dance of Passion » de Griffin ou de « Caravan » (avec Jean-Charles Agou à la flûte). Le leader joue le blues en trio (« 181 Street Blues ») et évoque avec sobriété et une grande économie de notes Earl Hines, Basie, Oscar Peterson et toute l'école du swing augmentée de légers dérivés pages « modernisants ». On est tous jours heureux de tomber sur de nouveaux talents, capables d'aimer le jazz et de s'y exprimer sans forfanterie, avec l'humilité qui permet le progrès. Un beau disque plein de promesses mais aussi de réussites.

Jean Szlamowicz

## 1 Bobby Lewis

Another Time

*Outra Vez, Soon It's Gonna Rain, Don't Worry 'Bout Me, Jitterbug Waltz, I Think of You, You Stepped Out of a Dream, A Felicidade, Mister Smooth, I Love You, Happenstance, Amazing Grace*  
Bobby Lewis (tp, fb, cnt, voc), Jim Ryan (p, synth), Pat Mallinger (as, ts, ss), Thomas Kini (b), Rob Kassinger (b), Curtis Robinson (g), Pat Ferreri (g), Alejo Poveda (perc), Jeff Sotely (dm)  
Enregistré à Chicago, date non précisée  
Durée: 1h 5' 57"  
Southport 0100 (www.chicagosound.com)



Pour son septième CD, le trompettiste Bobby Lewis n'a gardé sa trompette que sur deux titres (« Mister Smooth » et « Happenstance »), lui préférant à la fois le cornet (« Amazing Grace ») et surtout le bagle, pour tous les autres. Du middle jazz très séducteur mais à l'émotivité retenue et discrète, un peu à la manière d'Alain Bouchet. Qu'il joue en trio, avec le piano (Jim Ryan) et la basse électrique (Thomas Kini sur « Jitterbug Waltz », ou bien en formation plus étoffée, par exemple quand Pat Mallinger (as, ts, ss) lui donne la flûte avec brio (« You Stepped Out of a Dream ») ou quand

Francis-Stéphane  
**PAUDRAS**  
Collection  
photographies, films  
Tél/Fax 05 49 84 94 13



sûre de McBride toujours aussi remarquable dans un contexte acoustique. Pat Metheny par contre s'échappait vers des horizons plus free avec la musique très ouverte du Baby Boom de Daniel Humair. Lors de son solo, il a présenté ses musiques de prédilections qui tournent autour du folk, du jazz, de la musique brésilienne, sans jamais opter pour un style précis. Chick Corea avec sa reformation de l'Elektric Band a surtout montré les limites de cette formation de plus en plus portée vers le rock par Dave Weckl (dm) et Frank Gambale (g). Bill Laswell et Matériel n'a guère été plus convaincant dans une équipe où la chanteuse Gigi est un peu tendre et où seule surmonte la personnalité d'Amina Claudine Myers et la discrétion du bassiste. Les grandes satisfactions sont venues des Big Bands: le Vanguard Jazz Orchestra, digne continuateur de l'orchestre Thad Jones-Mel Lewis, demeure une formation très soudée avec des musiciens fidèles, un répertoire de référence toujours en évolution et d'excellents solistes. Le grand orchestre de Novosibirsk fut également une excellente découverte. Tous deux ont apporté leur expérience aux jeunes musiciens du Jazz A Vienne's Band formation des jeunes musiciens locaux dont l'enthousiasme et la volonté d'apprendre pallient largement les défauts de jeunesse des jeunes interprètes. Très attendu, le Dave Holland Big Band a tenu toutes ses promesses. Avec d'excellents musiciens à chaque pupitre, l'orchestre évite l'écueil de n'être qu'un support de solistes défilant pour faire leur intervention sur chacun des thèmes. Au contraire une large place est laissée aux compositions de Dave Holland, privilégiant les parties d'ensemble. Les solos peu nombreux, s'inscrivent parfaitement dans le fil de la musique proposée et poursuivent le propos énoncé dans la partie collective. S'appuyant sur le vibrapone très rythmique de Steve Nelson et sur le remarquable Billy Kilson (dm), Dave Holland, Alex Sipiagin (tp), Duane (tp) et Robin Eubanks (tb), Chris Potter (ts, ss) et Antonio Hart (as) pour ne citer que quelques musiciens, travaillent la pâte sonore sans jamais s'écarter de l'esprit de l'ensemble. Le quartet de Wayne Shorter avec l'Orchestre National de Lyon pouvait paraître une de ces tentatives souvent décevantes de

musique européenne. D'autant que la tentative de recréation de *Sketches of Spain* avec l'Ensemble Orchestral Synaxis, Pat Metheny et Eric Le Lann a très vite tourné au contresens et à la farce lorsqu'au milieu de « Saeta » les trompettes espagnoles voulues par Gil Evans se sont transformées en une douteuse version de « Sambre et Meuse ». Par contre, sous l'impulsion de David Robertson, l'ONL s'est bientôt transformé en une formation animée par le jazz, apportant au quartet du saxophoniste non pas un contrepoint édulcorant comme c'est trop souvent le cas, mais un enrichissant sans rupture ni affadissement. Il en a été de même avec Stefano Di Battista dont la musique et les arrangements de Vince Mendoza ont été transcendés par l'excellent ONL. Loin des tentatives douteuses de crossover ou de third stream, David Robertson, Wayne Shorter et Stefano Di Battista faisaient ainsi la preuve que jazz et musique classique pouvaient se rencontrer sans qu'aucun ne renonce à sa propre essence.

Guy Reynard

## Monségur

Les 24 heures du Swing,  
4-6 juillet

Le Festival de Monségur était sa 14<sup>e</sup> édition, fruit de la détermination de l'équipe rassemblée autour de Michel Rostein. Fidèle à son éclectisme tempéré et au principe faisant régner la musique en permanence dans toute la bastide avec un accès facilité, ce festival est un modèle d'ouverture et de souplesse mais aussi de qualité. L'action pédagogique est inscrite en profondeur à Monségur (stage de Franck Djeu, classe de collège de Frédéric Andrez).

Sous la halle, le 4 juillet, Youn Sun Nah (voc) a séduit le public même si son registre stylistique fondé sur les atmosphères est un peu limité (excellente prestation de David Neerman, vib). Dee Dee Bridgewater (voc) l'a suivie en jouant sur d'autres atmosphères (tango, bossa, samba, ballade, le blues final « Alabama Song » et le calypso « St. Thomas » en rappel), plus sensuelles, plus musclées et soutenues par un groupe à la solidité incontestable (Thierry Eliez, p, org, Ira Coleman, b, Hans Van Oosterhout, dm, Patrick Manougian, g, Minino Garay, perc).

La note dominante cette année était celle de Django, même si on se réjouit de la retrouver en fait très

fréquemment. Les Djangophil de Jean-Michel Boudier (elg) n'ont qu'à moitié convaincu, le leader s'exprimant avec un certain manque

d'aisance dans le phrasé et la mélodie malgré l'assise inventive de Michel Treny (b) et d'Adrien Camaret (ac g). L'événement en la matière fut le concert de Biréli Lagrène, précédé du swing tranquille de Marc Laferrière (ss, cl), heureusement rehaussé par la voix aatoritaire du Boss Michel Quéraud (tp, cl sur « High Society », « Jungle Blues ») et un Simon Boyer (dm) spectaculaire en solo. Le public apprécia mais redoubla de fascination quand arriva Biréli: sa guitare terrienne et le violon aérien de Florin Niculescu rappellent bel et bien un célèbre précédent... De « Limehouse Blues » à « Nuages », de « Minor Swing » à « Aïssance », en passant par « Ornithology », le concert fut d'une fantaisie inventive qui n'est pas seulement virtuose mais révèle un haut degré de musicalité. La solidité de Diego Imbert (b), Hono Winterstein (g) et Jean-Yves Dubanton (g, qui chanta un bref « Don't Step on My Blue Suede Shoes » façon Elvis) contribua fortement à l'envoi des deux grands solistes. A peu près simultanément, on pouvait écouter Jump for Joy, groupe de rhythm and blues suédois façon années cinquante avec l'élégant Ulf Sandstrom (p, voc), quelque part entre Louis Jordan, Jerry Lee Lewis et Ben Sidran: la place des Tilleuls dansait tant qu'elle pouvait. Plus tôt et le lendemain, on a pu apprécier Echoes of Swing, avec Colin Dawson (tp, voc) en armstrongien hyper-mélodique et vigoureux, le très présent Oliver Mewes (dm), Chris Hopkins (as), plus modeste et Bernd Lhotzky (p) dont l'ubiquité dynamique rappelle Fats Waller. Le régal de la soirée, dont on profita aussi le lendemain a été Ahmet Gulbay (p), disciple inspiré de Monty Alexander, fulgurant swingueur, accompagné des frères Le Van: la présence multiforme de Philippe (dm) et le dynamisme incroyable de Christophe (b) font de ce trio une machine de swing aux nuances infinies. Ils animaient la jam-session du Grand Hôtel où se sont distingués des amateurs comme le getzien Pierre Lagalde (ts) ou Jean Duverdière (dm) mais

aussi Anne Vignaux (voc) et le très classique Stephan Seva (voc). Ils ne s'arrêtèrent que vers 4 h du mat' pour aller déguster la garbure landaise au Foyer où Vaguement la Jungle a fait danser jusqu'à l'aube ceux qui tenaient encore debout. Le lendemain, on réécoutait Ahmet Gulbay et son trio au Café du Commerce avant d'entendre Place des Tilleuls Jazz à Paname qui a trouvé en son virtuose, Laurent Maur (hca), secondé par Jean-Yves Moka (g), Jean-Marc Pierna (perc) et Thierry Lujan (g), l'initiateur d'une interprétation moderne mais qui reste mélodique des standards de la chanson française. Nous avons pu ensuite découvrir le Nimois Raphaël Lemonnier (p), disciple de Jaki Byard et Erroll Garner, avec un septet où se sont distingués Serge Caséro (ts), Henri Donnadieu (bs, ts), Jean-Charles Agou (as, fl) et surtout l'omniprésent Daniel Huck (as, voc). De la bataille de saxes aux moments plus intimistes, l'approche swing sait se transformer et bénéficie d'arrangements soignés et inventifs. Déclarant: « J'ai un problème: j'aime jouer... », Daniel Huck, seul au milieu des déménageurs de piano, a fait patienter le public lors de l'installation de la scène pour le concert de Lucky Peterson avec un très émouvant « Lush Life ». Deux riffs du virtuose Rico McFarland (chargé des solos de guitare) ont suffi à faire oublier au public les contretemps, et Lucky Peterson (voc, org, g) a fait danser 2000 personnes grâce à une section de cuivre infernale et un blues funkisé. On regrette que malgré tout son talent, il exige une sono aussi démesurée... On remerciera la mobilisation de tous les bénévoles ainsi que Marie-Pascale, Canard, Pascal Déliac (OMCL) pour un investissement de tous les instants et des efforts tous azimuts pour faire exister un événement riche et cohérent, qui pourrait peut-être se recentrer davantage sur des affiches moins prestigieuses mais plus originales: à chaque année suffit sa peine et celle des programmeurs travaillant à leur indépendance est déjà assez lourde...

Jean Szlamowicz



Raphaël Lemonnier Septet



